

Témoignage

Le parcours d'une mamie immigrante

Je me présente, Henriette Nzuji Ntumba, née à Kinshasa, en République démocratique du Congo, le 4 janvier 1942. Je vis aujourd'hui au Québec où j'ai créé un organisme sans but lucratif dont le but principal est de soutenir les femmes immigrantes âgées de 50 ans et plus dans leur processus d'intégration à la société d'accueil. Troisième d'une famille de onze enfants, deuxième des sept filles, j'ai eu le privilège d'avoir des parents extraordinaires.

Mon père, Nicolas Kadima Nzuji, avait la capacité de concilier les choses. Il était à la fois moderne et traditionaliste. Moderne, homme instruit, il a fait partie de l'élite de son époque et nous a fait partager le meilleur de la vie de son temps. Il a beaucoup tenu à notre instruction, sans distinction entre les filles et les garçons, alors qu'il y a 50 ans, le rôle de la femme était

limité au mariage et à la procréation. Traditionaliste, mon père n'a jamais fermé sa porte aux membres de sa famille, qu'elle soit restreinte ou élargie : notre maison était toujours remplie de monde. Son amour du travail avait fait de lui un homme polyvalent, débrouillard, capable de passer d'un métier à un autre pour ne pas perdre son autonomie financière et sa liberté.

Il me revient souvent cette parole de mon père : « *Un lopin de terre, une maison, peut vous dresser les uns contre les autres. L'unique héritage que nous vous léguons sera dans votre tête et dans votre cœur. Avec ça, vous pouvez aller partout dans le monde et garder votre dignité.* »

Ma mère, Bernadette Mwauka, était une femme attentive à l'éducation de ses enfants. Instruite, après ses études primaires, elle a fait des études d'accoucheuse pendant quatre ans. Toute sa vie, elle a travaillé pour nous et pour les autres.

L'éducation familiale reçue de mes parents nous a sensibilisés très tôt aux problèmes que vivent certaines couches de la population.



Femme de terrain et combattante aguerrie

En 1957, j'ai été lauréate d'un concours de la Mission catholique du Congo : cela m'a valu une sélection à l'Exposition Universelle de Bruxelles, « EXPO 58 », et l'opportunité de poursuivre mes études en Belgique. Durant mon séjour, j'ai fait partie de plusieurs mouvements et associations de jeunes, entre autres, de la Fraternité missionnaire, une association regroupant des jeunes qui, chaque été, allaient dans les coins les plus reculés du pays afin de tenir compagnie à des personnes âgées vivant seules, sans famille proche.

De retour au Congo, j'ai dû composer avec les conditions précaires de la politique de mon pays qui m'ont forcée à choisir la polyvalence. Après avoir été secrétaire de direction, j'ai dû me créer mon propre emploi afin d'assurer mon autonomie financière et la survie de ma famille. J'ai donc ouvert une maison de couture. Pendant que cette maison fonctionnait à plein régime, j'ai été amenée à faire de la formation auprès de jeunes adolescentes (non inscrites dans le cursus scolaire formel) et de femmes afin de favoriser leur réinsertion sur le marché du travail. J'ai travaillé également à l'Union nationale des travailleurs du Zaïre au Bureau pour les problèmes féminins : je m'occupais de l'encadrement des jeunes filles et femmes sans emploi.

Plus tard, mon intérêt pour le développement de la jeunesse m'amena à devenir « marraine » de deux clubs de jeunes. En tant que marraine, j'ai toujours été à l'écoute des jeunes en les aidant notamment à résoudre les conflits entre les membres du club et à trouver des petites solutions à leurs problèmes quotidiens. Poursuivant sur la même lancée, l'idée m'est venue de mettre sur pied le Centre d'encadrement des jeunes étudiants pour le travail temporaire, dont le principal but était de chercher des petits emplois temporaires pour les étudiants démunis.

Étant donné que le contexte sociopolitique du Congo n'était pas propice au bon essor des associations culturelles, de quelque nature qu'elles soient, et que l'économie était passablement désorganisée, rien n'a jamais été facile pour moi. Les difficultés étaient grandes : désœuvrement des jeunes, manque de travail, absence d'infrastructures, manque de stimulus économique au pays, rareté du matériel de travail, etc. Malgré quelques réussites, entre autres, la prise en charge par l'étudiant de ses frais de scolarité, nous avons dû interrompre ce projet pour des raisons politiques.

À ces difficultés au plan professionnel, est venu s'ajouter un grand malheur. En 1993, j'ai perdu mon mari, après plus de 30 ans de mariage, avec qui j'ai eu cinq enfants.

J'ai constaté alors, avec beaucoup d'amertume, les difficultés qu'éprouvent les femmes veuves dans mon pays, à cause bien souvent des coutumes et traditions. Certaines sont accusées d'être responsables de la mort de leur conjoint, et parfois, sont dépouillées de tous les biens acquis ensemble, au profit des membres de la famille du défunt. D'autres se voient démunies et impuissantes face aux affres de la guerre, de l'économie chancelante, bref, elles sont abandonnées avec les enfants à leur charge. Ainsi, après avoir subi toutes sortes de sarcasmes et poussées par la dégradation constante de leurs conditions de vie, les femmes veuves perdent le contrôle de leur vie et l'estime d'elles-mêmes. Elles se sentent très diminuées et, n'ayant plus confiance en elles-mêmes, deviennent incapables d'entretenir ou d'entreprendre quoi que ce soit.

Toujours femme de combat et d'initiative, je décide alors de créer l'organisme, *Veuves unies* pour le développement intégral : une association sans but lucratif supportant les femmes veuves dans leurs efforts de lutte pour la survie.

J'ai écouté mon cœur...

Venue au Québec en 2000 pour aider ma fille malade, et déjà grand-mère ici de 9 petits-enfants, je n'ai pas eu d'autre choix que d'immigrer, tout en ayant le sentiment de n'avoir pas fermé la porte de mon pays. Je n'ai jamais regretté ma décision. Au contraire, j'ai beaucoup d'admiration pour le Québec. L'accueil chaleureux et l'hospitalité sans pareil des Québécoises et Québécois ont facilité mon intégration. Je dois ajouter que le développement remarquable de ce beau pays, la diversité des cultures font de Montréal un endroit idéal pour se réaliser et aussi pour parler sa langue, le français, ma langue.



Malgré l'aide gouvernementale et le support de mes enfants pour m'assurer des conditions de vie décentes, mon intégration a été très difficile.



Mon parcours d'immigrante

Ayant choisi de vivre au Québec, j'ai donc décidé de me faire une place. Suite à un constat amer quant aux difficultés d'intégration des personnes immigrantes au Québec, plus particulièrement des femmes immigrantes âgées, l'idée m'est venue d'apporter, à ma façon, ma modeste expertise et mon expérience personnelle, afin de donner de l'espoir, non seulement à moi-même mais aussi à d'autres femmes immigrantes, souvent déboussolées par

l'épreuve du déracinement et qui vivent de l'isolement, la peur d'être un fardeau pour la société ou la perte de l'estime de soi.

Une phrase me revenait tout le temps : *la balle est dans mon camp, je dois faire quelque chose pour sortir de la situation sombre dans laquelle je me trouve*. Pour cela, il fallait que je devienne utile. Je voyais l'intégration comme étant le don de ma contribution à la communauté. Recevoir de l'aide ou des services c'est très bien, mais mettre ses talents et ses expériences au service de la communauté, c'est encore mieux.

Ma démarche n'a pas été facile. J'ai dû me fixer un objectif, faire preuve de détermination, oser, persuader et cultiver mon sens de l'ouverture. Ainsi, j'ai travaillé comme bénévole au sein de certains organismes communautaires et multiplié les contacts avec divers organismes et personnes de la société d'accueil pour voir comment ils et elles travaillent. J'ai ajouté à cela une formation relative au lancement d'entreprise au Centre d'entrepreneuriat féminin du Québec.

En 2002, avec l'implication de ma famille et le soutien de « mamies » québécoises, j'ai mis sur pied l'organisme Mamies immigrantes pour le développement et l'intégration (MIDI) qui regroupe des femmes immigrantes âgées de 50 ans et plus d'origines diverses. La mission principale de MIDI est de revaloriser les femmes immigrantes âgées pour les aider à ne plus rester cloîtrées dans leur appartement, à cesser d'être des spectatrices de la vie et à redevenir des actrices à part entière afin de s'intégrer à la société d'accueil. Les mamies s'attaquent à la problématique de l'isolement et unissent leurs talents pour organiser des activités qui constituent non seulement un outil de lutte contre la pauvreté et les conflits intergénérationnels, mais aussi un apport culturel de grande importance, au service de la communauté.

MIDI veut donc proposer une nouvelle vision de la mamie immigrante.

L'intégration : un défi pour les femmes immigrantes âgées

Le changement brusque d'un pays à un autre à l'âge de la retraite fait en sorte que pour un grand nombre de femmes immigrantes âgées, la possibilité d'intégration s'avère très difficile. Le déracinement, l'âge avancé, la langue, le manque d'occupation, l'isolement, le climat, les préjugés, le statut de femme seule sont autant d'obstacles à l'intégration. S'ajoutent à cela les traumatismes vécus dans leur pays d'origine pendant les guerres (viols, violences, etc.) et les coutumes et traditions qui ont marqué leur existence. Devant ce tableau noir, j'ai pris la

décision de relever le défi. Mon seul et unique objectif : mon intégration au sein de la communauté québécoise.

MIDI : un apport pour le Québec

Les activités de Mamies immigrantes pour le développement et l'intégration visent, d'une part, à sortir les mamies de l'isolement, à les orienter vers les ressources disponibles et à les informer de leurs droits. De plus, MIDI aide les mamies à mettre leurs talents et leurs expériences au service de la communauté, en développant des projets, non seulement générateurs d'un revenu d'appoint, mais qui peuvent aussi répondre à certains besoins. Voici un aperçu des activités de MIDI :

- le conte dans les écoles, un outil pédagogique efficace : le conte contribue beaucoup à l'éducation des enfants,
- le conte dans les résidences de personnes âgées : il favorise le rapprochement entre les cultures,
- le service Mamies à domicile : du gardiennage pour enfants,
- le service Répit pour les personnes proches aidantes : un remplacement pendant quelques heures afin de permettre à ces personnes d'avoir un peu de répit.

Tous ces services amènent les mamies immigrantes à entrer dans les foyers québécois. Et force est d'admettre que le rapprochement humain peut prévenir le racisme. Auprès des personnes proches aidantes, l'action des mamies contribue à l'amélioration des conditions de vie des aînées et des aînés.

Voilà une des formules pour aspirer à une intégration « réussie »

Quelques honneurs reçus

À l'occasion du 180^e anniversaire du canal de Lachine, en juin 2005, j'ai fait partie des 48 femmes du Québec à être honorées par la Société de promotion du canal de Lachine, pour leur implication dans le développement communautaire du Sud-Ouest.

En février 2009, j'ai été honorée par « la Table ronde du Mois de l'histoire des noirs » dans son calendrier 2009 dont le thème était : *La passion d'agir et le rêve de construire.*



Je suis une Mamie du monde

J'ai été invitée quelques fois à l'étranger pour parler de mon expérience personnelle d'intégration au Québec, notamment en Belgique en 2005. J'ai aussi été invitée à Edmonton en 2008, à la convention annuelle des enseignantes et enseignants des écoles francophones, pour faire une conférence sur le conte à l'école. Pendant mon séjour au Congo, en août 2009, j'ai été invitée dans une église pour faire une conférence sur la place de l'entrepreneuriat dans notre pays en difficulté.



Compte tenu de mon expérience, je voudrais dire, en terminant, que l'autonomie peut se construire à partir d'une situation difficile ou problématique. Faire notre part pour la société peut réduire grandement nos attentes face à elle et nous conduire plus facilement à trouver les solutions souhaitées.

Comme le dit un proverbe chilien : *Mieux vaut allumer une chandelle que de maudire l'obscurité !*

Henriette Nzuji Ntumba